

Les nombreuses analogies entre les États-Unis de Trump et celui des « barons voleurs » de 1890

[https://www.lemonde.fr/economie/article/2025/08/04/richeesse-monopoles-corruption-l-amerique-de-donald-trump-est-elle-revenue-en-1890_6626445_3234.html?](https://www.lemonde.fr/economie/article/2025/08/04/richeesse-monopoles-corruption-l-amerique-de-donald-trump-est-elle-revenue-en-1890_6626445_3234.html?lmd_medium=email&lmd_campaign=trf_newsletters_lmfr&lmd_creation=alerte-redaction&lmd_send_date=20250804&lmd_email_link=article&M_BT=193997496357956)

[lmd_medium=email&lmd_campaign=trf_newsletters_lmfr&lmd_creation=alerte-redaction&lmd_send_date=20250804&lmd_email_link=article&M_BT=193997496357956](https://www.lemonde.fr/economie/article/2025/08/04/richeesse-monopoles-corruption-l-amerique-de-donald-trump-est-elle-revenue-en-1890_6626445_3234.html?lmd_medium=email&lmd_campaign=trf_newsletters_lmfr&lmd_creation=alerte-redaction&lmd_send_date=20250804&lmd_email_link=article&M_BT=193997496357956)

Par Philippe Escande Publié le 4 août 2025

« Des fortunes construites sur des positions de domination, voire des monopoles ; une société dans laquelle 1 % de la population concentraient 50 % du patrimoine. Parmi les plus enthousiastes de cette époque, surnommé le Gilded Age, figure un certain Donald Trump.

... dans l'histoire des Etats-Unis. En 1890, les quelque 4 000 foyers les plus riches du pays, qui représentaient 1 % de la population américaine, concentraient 50 % du patrimoine du pays. Aujourd'hui, ils n'en posséderaient qu'autour de 40 %. Pas étonnant donc que cette période ancienne fasse encore rêver certains. On l'a d'ailleurs appelée le Gilded Age, cet âge d'or croqué dans un roman de Mark Twain et Charles Warner.

Et, parmi les plus enthousiastes de cette époque, figure un certain Donald Trump. Il est fasciné par son lointain prédécesseur, le président William McKinley, qui présida le pays de 1897 à 1901. Il avait deux qualités majeures aux yeux de l'actuel locataire de la Maison Blanche : sa politique de droits de douane prohibitifs et sa proximité avec le monde des affaires. On le voit sur les photos d'époque entouré de ses « amis » et généreux donateurs, John Rockefeller, Andrew Carnegie ou John Pierpont Morgan.

Des richesses assises sur des positions de domination, voire des monopoles, l'un dans le pétrole, l'autre dans l'acier, le troisième dans la banque. A tel point qu'avec leurs collègues des sociétés de chemins de fer on les a appelés les « Robber Barons » ou « barons voleurs ». Sous-entendu dont la puissance a été construite sur la prédation, la corruption, et ce que l'on appelle aujourd'hui l'abus de position dominante.

Depuis dix ans, l'accusation revient régulièrement d'un retour à ce temps de la fin du XIX^e siècle, paradis pour quelques-uns, enfer pour beaucoup d'autres.

Le point de départ symbolique de cette époque flamboyante peut se dater précisément au 10 mai 1869. Ce jour-là, sur le Promontory Summit, dans l'Utah, un banquier de San Francisco plante le dernier clou, doré bien entendu, de la voie ferrée reliant l'est et l'ouest des Etats-Unis. Il ne faudra plus que six jours pour rallier San Francisco depuis New York au lieu de six mois. Nous sommes quatre ans après la fin de la guerre de Sécession, véritable préfiguration des boucheries militaires modernes. Avec ses 620 000 morts, elle laisse des traces profondes dans l'imaginaire collectif américain. Le Nord industriel et isolationniste avait vaincu le Sud rural, exportateur et esclavagiste. La grande aventure du capitalisme industriel pouvait commencer.

Sa colonne vertébrale sera les chemins de fer, comme l'est le numérique aujourd'hui. C'est ce cheval de fer qui va symboliser le grand vent de croissance économique porté par une vague

technologique sans précédent : la vapeur, les machines, l'acier, le télégraphe, puis le téléphone, le pétrole, l'électricité... Et, enfin, la logistique et donc les échanges qu'elle décuple.

Les villes se couvrent de gratte-ciel et les banlieues d'usines. En 1890, le produit intérieur brut (PIB) du pays dépasse celui de la première puissance mondiale, le Royaume-Uni de la reine Victoria. Deux décennies plus tard, en 1913, le PIB américain est égal à celui cumulé du Royaume-Uni, de la France et de l'Allemagne. En trente ans, la richesse du pays a été multipliée par six. Du jamais-vu.

« *la première similarité avec aujourd'hui est l'accélération de la constitution de fortunes de première génération* », raconte l'historien Romain Huret, président de l'Ecole des hautes études en sciences sociales et spécialiste de cette période. En quelques décennies des empires se forment et des milliards changent de main. La spéculation foncière fait rage et aucun frein ne l'arrête. Les salaires augmentent, mais ils sont contenus au minimum. Les milices tirent à balle réelle sur les grévistes qui bloquent les usines et le travail des enfants est la norme.

La concentration extrême de ces nouveaux métiers est la deuxième similarité. Fils d'un marchand ambulant de Cleveland, dans l'Ohio, John Davison Rockefeller se lance en 1870 dans le pétrole, qui remplace l'huile de baleine pour l'éclairage. Il crée une raffinerie et achète progressivement ses concurrents pour faire pression sur ses fournisseurs et ses clients, par tous les moyens. Il finit par détenir, en 1900, près de 90 % du pétrole raffiné aux Etats-Unis et se développe de la recherche à la production, en incluant le transport et la distribution au moyen de trusts pour échapper à la régulation naissante. Carnegie fait de même dans l'acier

Ce sont les millions de Rockefeller et de Carnegie qui ont permis l'élection de McKinley en 1896 contre son adversaire, le tribun populiste démocrate William Jennings Bryant.

la proximité avec l'Etat. Elle fonctionne dans les deux sens. C'est l'Etat qui a financé l'expansion des chemins de fer hier, comme la course vers le numérique puis l'espace aujourd'hui. La Silicon Valley, berceau de la plupart des stars de la tech, n'existerait pas sans le soutien constant de l'Etat, notamment du secteur de la défense depuis l'après-guerre. En retour, les entreprises alimentent la caisse des partis, voire celle des parlementaires. Un argent qui facilite grandement l'adoption de mesures de dérégulation et de défiscalisation. Car ces grands barons, comme partout, communient dans une même détestation de l'impôt et des règlements.

Le Gilded Age trouvera sa fin symbolique et tragique le 6 septembre 1901 quand un anarchiste tire sur le président McKinley lors d'une visite à Buffalo (Etat de New York). Il mourra huit jours plus tard. Ironiquement, le modèle de Donald Trump venait de prononcer un discours-cadre dans la foulée de sa réélection en faveur de la baisse des droits de douane pour aider les industriels américains à exporter dans le monde entier. Les temps avaient en effet changé. Les capitalistes voulaient prendre le large et la population commençait à se retourner. En 1890, une première loi antitrust avait été adoptée pour limiter la puissance de Rockefeller et de ses amis.

Mais c'est le successeur de McKinley, Theodore Roosevelt, qui amplifiera la lutte contre les monopoles. La révolte des citoyens américains contre les « Robber Barons » éclatait au grand jour et le président fut élu triomphalement pour un second mandat, le 8 novembre 1904. Porté par une crise morale sans précédent dans le pays entre l'idéal de frugalité des pères de la nation comme Thomas Jefferson et cet enrichissement sans limites. Les progressistes prenaient le pouvoir aux Etats-Unis avec des programmes d'amélioration sociale et de lutte contre les « trusts ». Le lointain cousin de Theodore, Franklin Delano Roosevelt, acheva le travail trente ans plus tard. »

